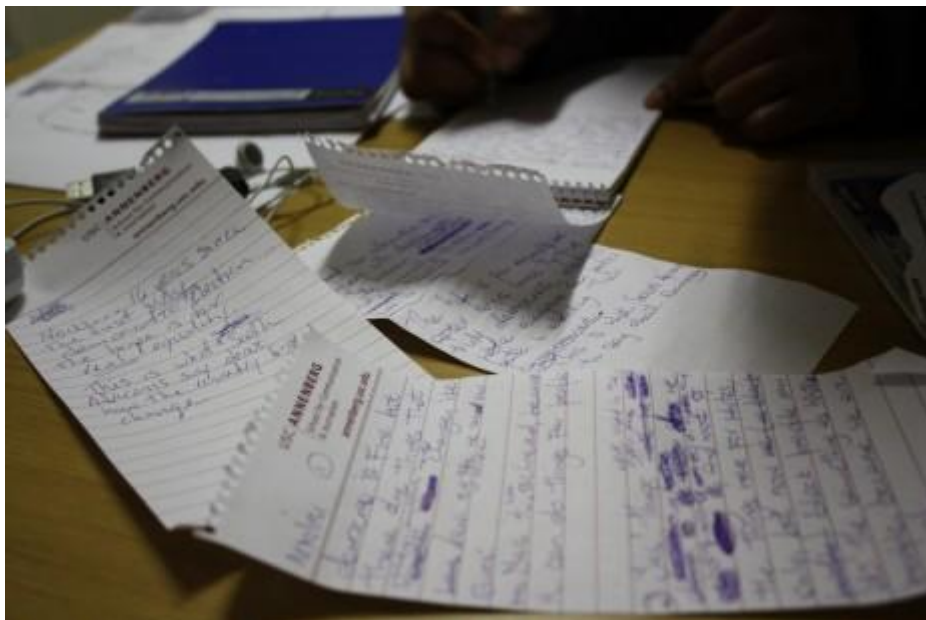


Les brouillons d'écrivains peuvent-ils survivre au numérique ?

[Anne Dory](#) | Journaliste



Un jour, Philippe Claudel détruira ses disques durs à coups de masse ou fera fondre ses ordinateurs en une sculpture :

« Je ne garde rien, j'efface tout. Si quelqu'un voulait retrouver une trace de ce que j'ai écrit, il devrait savoir faire parler un disque dur. »

Et pour que cela n'arrive jamais, l'écrivain s'assurera que tout disparaisse de son vivant.

Alors que l'éditeur américain Scribner [publie les 47 fins](#) imaginées par Hemingway pour « L'Adieu aux armes », l'informatique offre de nouvelles possibilités aux auteurs, mais menace l'existence des brouillons. Jamais les générations futures ne pourront consulter les épreuves de Philippe Claudel et s'interroger sur la genèse de son œuvre.

L'auteur des « Ames grises » entretient un rapport tout particulier à son ordinateur portable, mais « rien de sexuel » s'amuse-t-il à préciser. Il l'emmène partout avec lui. L'écrivain dit aimer la liberté laissée par l'informatique d'effacer, de faire disparaître, sans retour en arrière possible. Comme un jeu, une fatalité, devenue une contrainte d'écriture.

Un curieux qui fouillerait dans l'ordinateur de Philippe Claudel n'y trouverait aucun brouillon, mais son œil serait peut être attiré par un dossier qui porte le nom d'« Avortement » :

« J'y conserve tous les romans ou les histoires qui avortent. Je les garde dans l'espoir de comprendre un jour pourquoi les histoires s'arrêtent. »

Seraient-ce là des brouillons qui s'ignorent ? L'écrivain assure que non, car jamais aucun de ces textes ne sera repris.

« La cuisine des écrivains »

Cette volonté de ne rien garder peut paraître paradoxale de la part de celui qui fut chercheur en analyse génétique et qui, dans une autre vie, décortiquait les manuscrits d'auteurs pour mieux comprendre le processus d'écriture :

« En tant qu'universitaire, je suis entré dans la cuisine des écrivains, et c'est sûrement pour cela que je ne conserve rien, je n'ai pas envie que quelqu'un puisse un jour fouiller derrière moi. Je ne vois pas ce qu'un de mes brouillons apporterait. Ce qui est intéressant pour le public, il me semble, c'est l'état du texte tel qu'il a été validé par son auteur. »

Ces auteurs qui, comme Philippe Claudel, laissent l'informatique englober leurs hésitations, sont un crève-cœur pour ceux qui voient dans les brouillons d'écrivains un élément essentiel du patrimoine littéraire. La Bibliothèque nationale de France commence à se pencher sur la question de la conservation des « tapuscrits » à l'heure du tout-numérique, comme le confie la conservatrice générale, Marie-Odile Germain :

« Il faudrait étendre la possibilité offerte aux écrivains d'avoir un logiciel qui permette de conserver leurs repentirs. »

Ratures numériques

Des logiciels de ce type existent déjà mais ils sont très peu utilisés par les auteurs. Ils offrent la possibilité de retenir les ratures, les rajouts, mais aussi de calculer le temps de l'écriture, ce qu'un brouillon manuscrit ne permet pas.

Le résultat peut, en premier lieu, intéresser les auteurs. L'écrivaine Carole Martinez a découvert un jour en fouillant dans son ordinateur un enregistrement de toutes les modifications de son fichier de base :

« Quand je l'ai découvert, j'ai trouvé cela génial, mais cela m'a déconcerté. C'était très intéressant. »

En retrouvant une version récupérée de son fichier, datée, elle a par exemple pu savoir à quel moment elle avait créé le personnage d'Escarmonde, l'héroïne de son deuxième roman, « Du domaine des murmures » :

« Elle est arrivée assez tard, cela m'a surpris. L'outil informatique m'a permis de voir ça. »

Ordinateur et papier, outils complémentaires

Ses brouillons ne se trouvent pas sur son ordinateur. Carole Martinez note des phrases, des mots sur des bouts de papiers, des fragments qu'elle perd et retrouve, parfois. Mais quand elle commence à vraiment travailler, elle passe au clavier. L'ordinateur et le papier sont les outils complémentaires de sa création littéraire .

« Dans les moments de difficulté je reviens vers l'écrit. Quand j'ai décidé quelque chose sur le destin d'un personnage, que j'ai fini un chapitre, c'est comme si ça avait séché, je ne reviens pas dessus. Chaque décision est capitale alors je retourne sur le papier quand je me trouve face à un obstacle. »

Ces brouillons, elle les conserve mais n'envisage pas qu'ils puissent être lus par d'autres.

A l'inverse, c'est en partie dans l'idée d'une possible transmission que Sophie Chérier, auteure notamment de « Parle tout bas si c'est d'amour », a choisi de tout écrire à la main et de tenir l'ordinateur à distance :

« Je me sens enracinée dans le passé, à la fois tributaire et redevable des écrivains du passé. Mais cela n'a d'intérêt que si ça donne la force de transmettre aux générations futures. »

Alors Sophie Chérier conserve tout. Du cahier où elle a pu écrire un roman tout entier, à la feuille de maïs et au carnet de chèques, où elle a simplement griffonné quelques mots arrachés à sa pensée :

« J'aime sensuellement les fournitures, j'écris avec des crayons de couleurs différentes sur des cahiers avec des pages de couleurs. J'aime avoir une vue d'ensemble, avoir une grande table avec une pile de feuilles, des cahiers, des dictionnaires, la balayer du regard et me dire que ce sont mes outils. »

Le traitement de texte intervient en dernier lieu, lorsque l'auteure recopie un chapitre achevé :

« L'ordinateur donne l'illusion que tout est bien, que le texte est bouclé. Jusqu'à la correction des dernières épreuves, j'ai avec moi ma pile de feuilles et mon cahier de brouillon. »

Un brouillon pour la postérité ?

C'est ensuite le travail d'institutions comme la BNF d'aller à la rencontre des écrivains pour les assurer de l'importance de conserver leurs brouillons sous une forme qui permette de les consulter, et les inciter à les léguer, explique Marie-Odile Germain. Pour la littérature, pour l'esthétique, ou pour les sciences cognitives :

« Il nous arrive des fonds d'archives avec des disquettes illisibles, obsolètes. C'est tout le paradoxe des archives numériques, elles permettent potentiellement de tout garder, mais des choses disparaissent car il faudrait sans cesse tout recycler pour les conserver. Est-ce qu'on va pouvoir tout conserver, et sinon, est-ce que c'est grave ? »

Absolument pas de l'avis de Philippe Claudel :

« Garder son brouillon, c'est se soucier de la postérité, alors que moi, la postérité, je m'en fous. »